

Dimanche 14 août 2016

20^e dimanche ordinaire C

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ÉVANGILE ET LA VIOLENCE

Jr 38, 4-6.8-10

Psaume 39

He 12, 1-4

Lc 12, 49-53

Le moins qu'on puisse dire des lectures de ce dimanche, c'est qu'elles sont en prise sur l'actualité : en effet, elles nous parlent de violence, et nous sommes, que nous le voulions ou non, immergés dans un monde où la violence est, hélas, très présente. Nous pouvons même avoir le sentiment que loin de décroître, la violence ne fait que grandir, non seulement en fréquence, mais aussi en cruauté, comme nous le montrent les tragiques événements de ces dernières semaines.

Il n'en est que plus urgent de nous tourner vers la Parole de Dieu. Elle seule peut nous aider à répondre à deux poncifs qu'on nous ressasse comme des évidences à propos de la religion : d'une part que toutes les religions s'équivalent, et d'autre part que toutes prêchent la violence, ou du moins sont porteuses de violence, si bien que le mieux que l'on puisse attendre d'elles dans une société civilisée, c'est qu'elles se neutralisent plus ou moins les unes les autres.

Il se trouve justement que, dans l'évangile que nous venons d'entendre, Celui que nous appelons le « Prince de la paix » (cf. *Isaïe* 9, 5) nous parle de violence. Il fait pire encore : loin de nous présenter la violence comme un accident malheureux qui n'affecterait son message que de façon contingente, il nous la présente très explicitement comme la conséquence de sa venue sur la terre. « Pensez-vous que je sois venu mettre la paix sur la terre ? Non, je vous le dis, mais bien plutôt la division ! » Cette division que le Fils de Dieu est venu apporter avec lui touchera l'ensemble des lieux de vie, et c'est à dessein que Jésus prend l'exemple du lieu de communion par excellence qu'est la famille : père contre fils, fils contre père, mère contre fille, fille contre mère – et pas seulement belle-fille contre belle-mère ! À s'en tenir à ce passage, le constat paraît accablant : c'est bien à tort que Jésus le Christ est appelé le Prince de la Paix, car il est en réalité le Prince de la division et de la violence.

Pourtant, très nombreuses sont les paroles de l'Évangile qui vont directement à l'encontre de la violence. Une des plus connues est la béatitude « heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu » (*Matthieu* 5, 9). Mais il y en a bien d'autres. Un peu plus loin, nous lisons : « On vous a dit : "Tu ne tueras point"... Eh bien, moi je vous dis : "Si quelqu'un se fâche contre son frère, il en répondra au Jugement" ! » (5, 21-22). Nous pouvons penser aussi à des attitudes concrètes de Jésus : à Jacques et Jean qui veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville qui n'a pas voulu l'accueillir, il adresse de vifs reproches (*Luc* 9, 52-55) ; à Pierre qui, pour le défendre, a dégainé son épée, il ordonne de remettre son épée au fourreau, car, lui dit-il, « tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée » (*Matthieu* 26, 52).

Mais comment pouvons-nous rendre compte de l'apparente contradiction entre ces textes effectivement sans ambiguïté et l'évangile de ce dimanche ?

La contradiction, en réalité, se résout très simplement. Il existe en effet deux formes de violence, qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre : d'une part celle que l'on *exerce*, d'autre part

celle que l'on *subit*. Or, si Jésus a toujours sévèrement interdit à ses disciples d'exercer la violence, de quelque manière que ce soit, il ne leur a jamais promis qu'ils ne *subiraient* pas la violence. C'est même tout le contraire. Comme on le voit en particulier dans le discours après la Cène, Jésus leur a prédit sans détours que le message de paix de l'Évangile provoquerait chez certains, non la conversion, mais un déchaînement de violence : « Le serviteur n'est pas plus grand que son maître : s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi » (*Jean 15, 20*).

En ce temps où nous sommes, nous assistons de façon mystérieuse à une recrudescence de ce phénomène de rejet viscéral du Christ et de son Évangile par l'esprit du monde, ce monde dont saint Jean nous dit, à la suite de Jésus lui-même : « Ne vous étonnez pas si le monde vous hait » (*1 Jean 3, 13*). Ce rejet a été prédit à maintes reprises par saint Jean-Paul II dans ses enseignements : en leur rappelant sans cesse que le vingtième siècle avait été un siècle de martyrs, il entendait bien préparer les catholiques à un vingt et unième siècle qui ne serait pas en reste sur le précédent dans la persécution des disciples du Christ.

Après les deux conflits mondiaux et les guerres de décolonisation, après l'écroulement des régimes marxistes, nos nations occidentales s'étaient facilement imaginé qu'il leur suffirait désormais de déclarer la paix au monde pour que la paix devienne effective ; elles ont été brutalement réveillées de ce rêve par des ennemis qu'elles n'avaient pas choisis, mais qui les avaient délibérément choisies comme ennemies.

La violence qui nous vise aujourd'hui, celle du terrorisme, ne nous reproche aucune action particulière dont elle voudrait tirer vengeance : elle nous reproche notre existence même. De ce point de vue, il existe une ressemblance troublante entre ce qui nous arrive aujourd'hui et ce qui s'est passé à l'encontre des juifs au siècle dernier : l'idéologie nazie les considérait en effet non comme coupables de méfaits particuliers, mais comme coupables simplement d'exister. Dès lors se retrouvaient désignés comme juifs des gens qui, souvent, avaient depuis longtemps oublié qu'ils l'étaient. Il ne leur aurait servi à rien de protester en disant qu'ils ne se considéraient plus comme juifs, que cette page de leur histoire était tournée pour eux : les nazis ne les désignaient pas moins comme juifs, tout autant que les plus religieux de leurs frères, et n'en étaient pas moins décidés à les exterminer. De manière analogue, les citoyens de notre pays et des pays occidentaux, qui s'imaginaient avoir tiré un trait sur leur identité chrétienne, ne s'en retrouvent pas moins désignés comme chrétiens par la folie meurtrière des terroristes, montrés du doigt comme ennemis et comme cibles potentielles pour qui voudra les abattre sans sommation et sans état d'âme. À leur grande stupéfaction, les plus athées de nos dirigeants se voient traités de chrétiens et même de « croisés » par la propagande de Daech. Ils ont beau proclamer que tout cela n'est que mensonge, que notre pays, étant laïc, ne peut par définition être impliqué dans une guerre de religion, ces belles déclarations n'y changent rien. Pourquoi en est-il ainsi ? Simplement parce que nous n'avons pas prise sur la manière dont ceux qui nous haïssent nous qualifient, et qualifient la guerre qu'ils veulent mener contre nous – exactement, répétons-le, comme les juifs des années trente, même ceux qui ne se sentaient plus juifs depuis des générations, n'avaient aucune prise sur la manière dont les nazis les qualifiaient.

Sans être prophète, j'ai de bonnes raisons de penser que le temps vient où, *volens nolens*, nous serons de plus en plus contraints d'assumer ce que nous sommes. Si nous sommes incroyants ou peu croyants, il s'agira de savoir si nous tenons vraiment à notre culture, à nos comportements familiers, comme notre manière de nous habiller ou de nous nourrir, ou les fêtes civiles et religieuses qui scandent notre calendrier, ou encore à une certaine manière de concevoir les rapports entre hommes et femmes, ou à la faculté de dire librement ce que nous pensons. Mais si nous sommes chrétiens, il nous sera demandé plus encore : de remonter à la racine de ces évidences culturelles, tellement devenues une seconde nature que nous avons oublié qu'elles provenaient pour une large part du christianisme qui a modelé nos sociétés depuis des siècles.

Remonter à la racine signifie aussi remettre en question des idées toutes faites. Je voudrais, en conclusion de cette homélie, en souligner une dont il est indispensable de nous débarrasser : il s'agit de l'idée selon laquelle nous aurions *choisi* d'être chrétiens. Certes, cette idée n'est pas totalement fautive, car si nous n'avions pas ratifié notre appartenance au Christ, nous ne serions pas ici aujourd'hui. Mais si nous remontons à l'origine de cette appartenance, il nous faut convenir que ce n'est pas d'abord nous qui avons choisi, ni nos parents, mais que nous avons été choisis : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, dit Jésus, mais c'est moi qui vous ai choisis » (*Jean 15, 16*). En d'autres termes, le choix que font de nous ceux qui nous veulent du mal (en nous désignant comme chrétiens et donc comme ennemis), n'est rien d'autre que la caricature perverse, démoniaque, de l'attitude du Seigneur lui-même à notre égard. Il nous a choisis, lui, pour être ses amis, en ne laissant planer aucun doute sur tout ce que cela implique : « puisque mon choix vous a tirés du monde, alors le monde vous hait » (*Jean 15, 19*).

Dans un article intitulé « Le discours moral de l'Église peut-il fonctionner face à l'islamisme ? » (*Figarovox*, 10 août 2016), monsieur Shmuel Trigano s'insurgeait contre « la posture de martyr et non de citoyen » qu'il considérait avoir été choisie par l'Église catholique à la suite du meurtre du Père Jacques Hamel. Il considérait que faire du Père Hamel un « mort pour la paix » et prier pour ses assassins relevait du discours « politiquement correct » et brisait la capacité morale et intellectuelle à combattre la violence. Une telle accusation venant d'un universitaire juif est stupéfiante, comme est stupéfiante la qualification de « morale sans réciprocité » donnée par lui à la morale chrétienne. Depuis quand une attitude morale suppose-t-elle qu'on ait l'assurance de la réciprocité ? La sainte Écriture n'a pas attendu le Christ pour commander d'aimer son prochain « comme soi-même » sans conditions. La seule différence, avec la venue du Christ, c'est que pour la première fois depuis que le monde est monde, un homme a assumé jusqu'au bout la violence qui lui était faite : « Insulté sans rendre l'insulte, maltraité sans proférer de menace, il s'en remettait à Celui qui juge avec justice. C'étaient nos péchés sur le bois [de la croix] qu'il portait lui-même en son Corps, afin que, morts à nos péchés, nous vivions pour la justice ; et c'est dans ses blessures que nous trouvons la guérison » affirme la première épître de saint Pierre (2, 23-24) en citant le Serviteur souffrant dont parlait Isaïe (*Isaïe 53*).

Si nous nous découvrons choisis par le Christ, que nous reste-t-il à faire ? Sans doute demander la grâce de ne pas le trahir comme Judas, qui, lui aussi, avait été choisi. Mais surtout, en positif, suivre les exhortations de la Lettre aux Hébreux : garder « les yeux fixés » sur Jésus qui, « renonçant à la joie qui lui était proposée, a enduré la croix au mépris de la honte » ; méditer « l'exemple de celui qui a enduré de la part des pécheurs une telle hostilité, [pour ne pas être] accablés par le découragement » ; et apprendre ainsi, s'il en est besoin, à résister nous aussi « jusqu'au sang dans [la] lutte contre le péché » (*Hébreux 12, 2-4*).

† Jean-Pierre Batut